

# Le camouflage, ou la grande illusion

Lise Pommois

Si, pour la Bible, l'homme n'est pas un animal puisqu'il a été créé à l'image de Dieu, comme la plupart des animaux il doit sa survie au camouflage et, par conséquent il lui faut tromper l'œil de son ennemi en se fondant dans son environnement, en devenant quasi invisible, sinon méconnaissable comme la pieuvre, grand maître du camouflage. De visuel à l'origine, le camouflage aujourd'hui fait également appel aux autres sens. Il peut ainsi être auditif en utilisant un silencieux, ou encore olfactif, en dissimulant par exemple l'odeur du chasseur ou celle d'aliments. Il est devenu extrêmement sophistiqué, comme le montre la tenue Ghillie, portée par les chasseurs dans la jungle. C'est ce thème innovant et passionnant que j'ai décidé d'étudier pour l'exposition de Noël 2018 au musée historique et industriel de Reichshoffen car il a permis de réunir deux sujets qui sont liés : la vie dans les tranchées et le camouflage.

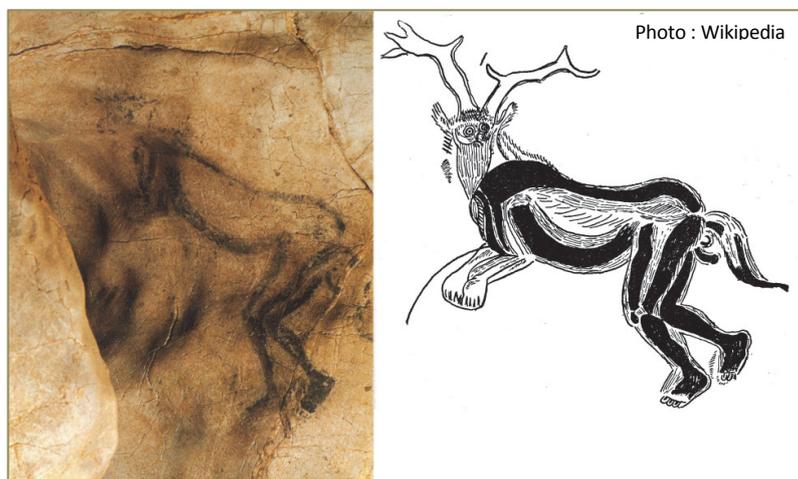
Enigme résolue : à notre surprise, des diplômes français, ni signés, ni datés, ont été décernés à ceux qui avaient combattu au sein des armées allemandes en 1914-18. En fait, dans un effort de réintégration (clause du Traité de Versailles), le gouvernement français a remis aux « Malgré-Nous » alsaciens et mosellans la Croix du combattant et la Médaille des blessés, mais pas la Légion d'Honneur. A suivre...

## Le terme est récent, mais pas le camouflage

Le mot « camouflage » est apparu vers 1916 ou 1917 en même temps que « camoufleur », celui qui sert dans une unité de camouflage. Il viendrait du mot italien « camuffare », cacher ou déguiser, à moins qu'il ne descende du vieux français « camouflet » qui désigne un nuage de poussières ou de fumée qu'on envoie en pleine figure de son adversaire.

Cette grotte pyrénéenne, fermée au public, est une des trois cavernes qui constituent un ensemble archéologique unique. Riche en gravures, on y trouve des chevaux, des bisons, un rhinocéros et même une sauterelle. Elle renferme aussi des os d'animaux, dont un bison des steppes, très répandu à l'époque, et un ours des cavernes.

Plus près de nous, un bel exemple de camouflage au 11<sup>e</sup> siècle : celui des guerriers anglais et écossais en marche vers le château de Macbeth, dissimulés sous des branchages. Macbeth, noble écossais, avait assassiné le roi d'Ecosse, Duncan, pour s'emparer de son trône. Une sorcière avait l'averti d'un grave danger lorsqu'il verrait la forêt de Birnam avancer vers son château sur la colline de Dunsinane. Macbeth ne l'avait pas crue... Il fut tué au cours de la bataille et sa femme, complice du meurtre et prise de remords, se suicida. Malcolm, fils de Duncan, récupéra le trône de son père et gouverna avec sagesse.



La technique est aussi vieille que l'humanité. En effet, dès l'époque préhistorique, le chasseur trompait sa proie en revêtant une peau de bête, de renne par exemple comme le montre un dessin de la grotte des Trois-Frères en Ariège, datée du Paléolithique supérieur, plus précisément du Magdalénien, entre 17 000 et 12 000 ans avant J.C. Elle a été découverte par trois frères en 1914, peu avant le début de la guerre. Le personnage ci-dessus a également été interprété comme un chamane (ou shaman) dansant. Il est impossible de dire s'il s'agit d'un sorcier ou d'un chasseur.



Cette histoire morale (« Bien mal acquis ne profite jamais ») est le sujet de la pièce de théâtre « Macbeth », écrite par Shakespeare en 1606. La maison Liebig fidélisait ses clients au moyen de chromolithographies que les enfants collectionnaient au milieu du 20<sup>e</sup> siècle pour les coller dans des albums.

Autre moyen de se dissimuler : en se cachant. Pratiquement tous les enfants qui sont venus au musée avaient entendu parler de l'histoire du cheval de Troie, comment Ulysse avait conçu la ruse de cacher des guerriers grecs dans un cheval en bois et comment les Troyens, appâtés par le harnachement couvert d'or, avaient ouvert les portes de Troie, assiégée depuis dix ans. Les enfants font désormais le rapprochement avec le virus informatique appelé « cheval de Troie ».

### L'armée française en rouge garance 1829-1914

Le camouflage n'a jamais été considéré comme une arme, sauf pour les faibles. Les armées combattaient face à face et l'usage de couleurs vives permettait de distinguer les adversaires les uns des autres, le bleu ou le blanc pour les Français, le rouge pour les Anglais. Si le rouge a été adopté pour l'armée française au 19<sup>e</sup> siècle, c'est pour des raisons d'économie : en effet, une ordonnance de Charles X du 20 juillet 1829 remplaça le bleu roi des uniformes par le rouge afin de relancer la culture de la garance d'une part, mais aussi à cause du prix élevé de l'importation de l'indigo qui permettait de teindre les uniformes en bleu.

Cette plante, de la famille des rubiacées avec le café ou le quinquina, était cultivée en Inde, en Perse et en Egypte (tombeau de Toutankhamon) depuis 4000 ans. Chez les Romains, sa culture était réservée aux pauvres. Les Gaulois la connaissaient et la mélangeaient avec le bleu pour faire du violet.



Elle était cultivée spécialement en Alsace car sa racine séchée et moulue fournissait la couleur des robes des Alsaciennes. Il y avait des plantations de garance dans la région de Haguenau dès le 14<sup>e</sup> siècle, d'où le nom de Haguenauer Röth. Elle était exportée en Suisse, en Italie et dans le Wurtemberg. Puis les exploitations périclitèrent au 18<sup>e</sup> siècle à cause de la concurrence hollandaise et hongroise.



C'est la famille Hoffmann de Haguenau qui en fit revivre le commerce jusqu'à ce que la plus grande fabrique de garance en France située sur le site d'un ancien moulin à blé au lieu-dit Geisselbronn à Schweighouse-sur-Moder fasse faillite, probablement en raison du train de vie de son propriétaire, mais aussi suite à un procès avec le gouvernement français au sujet d'un bois qu'il avait fait couper sans permission. Les Hoffmanns habitaient l'ancienne maison du bailli, un magnifique immeuble 55-57 Grand'Rue dont on peut toujours admirer l'escalier.



Au 19<sup>e</sup> siècle, le Vaucluse produisait la moitié de la production nationale de garance dans le secteur de Carpentras. La production s'effondra en 1869 lors de la synthèse de l'alizarine. C'était la première teinture synthétique.

De nombreuses « rues de la Garance » rappellent l'importance de cette culture en Alsace du nord autour de Haguenau, mais aussi à Brumath, Bischwiller, Schweighouse sur Moder, Strasbourg, Ittenheim... Il y a une pharmacie de la garance à Weitbruch... Il reste des traces des moulins à garance, comme le nom du gîte de Colmar « Le rouge garance », à 500 m du centre-ville.

L'usage militaire de la garance était réservé aux onze régiments de Suisse au service de la France sous l'Ancien Régime, puis aux quatre régiments de Suisses qui accompagnèrent Napoléon I<sup>er</sup> en Russie. Ils étaient toujours quatre sous la Restauration. Par contre, les deux régiments de garde suisses qui gardaient le roi portaient du rouge écarlate.



Ce tableau (@holts.co.uk) représente le désastre de Sedan le 1<sup>er</sup> septembre 1870. Les Français, pantalons rouges, gisent sur le sol. Les vainqueurs, les Prussiens, sont en bleu. Suite à cette humiliation, l'armée française tenta de se réorganiser. La couleur de l'uniforme n'est pas en cause mais le manque de préparation, de cartes d'état-major, la stratégie confuse de Mac-Mahon, les canons obsolètes...

Personne ne contestant la couleur, les Français abordèrent la guerre en août 1914 revêtus de leurs pantalons et de leurs képis rouges. La première victime française fut le caporal Jules-André Peugeot, instituteur, né en 1893 à Etupes (Doubs), et incorporé dans l'armée en 1914. Futur élève-officier, il surveillait la frontière à Joncherey (territoire de Belfort), lorsqu'il vit arriver un détachement ennemi en reconnaissance conduit par le lieutenant Albert Otto Mayer, allemand originaire de Mulhouse, alors ville occupée.



Le képi du caporal Peugeot, journal l'Alsace photo Thierry Gachon 26 octobre 2014

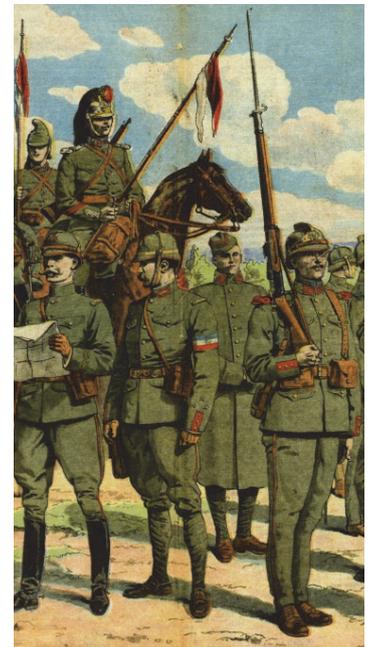
Il tira le premier, blessa Peugeot qui riposta avec ses camarades et Mayer fut tué mais on ne sait pas par qui. Peugeot s'effondra en regagnant la ferme. Tous deux étaient morts 24 h avant la déclaration officielle de la guerre.

Le caporal Peugeot est enterré dans le caveau familial. Son képi, pieusement gardé jusqu'à aujourd'hui, sera une pièce maîtresse dans le futur Mémorial de Haute Alsace en construction à Dannemarie. La première pierre a été posée le 10 novembre 2018 et l'ouverture est prévue pour le printemps 2019.

Autre pièce maîtresse : les manuscrits originaux écrits par Dominique Richert et publiés sous le titre « Les cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre ». L'auteur, agriculteur alsacien né dans l'Alsace allemande, a décrit les horreurs de la guerre sur les deux fronts, à l'ouest comme à l'est. C'est un témoignage précieux d'un « malgré-nous ».

Revenons à la couleur de l'uniforme français. Les Français étaient en retard dans ce domaine : forts de leur expérience de la guerre en Afrique du Sud, les Anglais avaient adopté le kaki en 1900 et les USA les avaient suivis en 1902. Les Allemands avaient mis au point la tenue « feldgrau » en 1907, les Autrichiens avaient choisi le « gris brochet » et les Italiens le gris-vert en 1909.

Les généraux français hésitaient, imitaient les réformes des autres nations sans trouver de solution. Une commission créée par le général Brun et présidée par le général Dubail, un des généraux les plus en vue, élaborait un projet de tenue « réséda », gris-vert, qu'il présenta à la Chambre des Députés, au Sénat et à l'Armée en avril 1911. Des unités différentes effectuèrent des démonstrations.



Le peintre Georges Scott, qui devint ensuite célèbre pour ses peintures sur la guerre parues dans *l'illustration*, jugeait que le nouvel uniforme pouvait être confondu avec la tenue allemande. Il pensait aussi que la couleur neutre n'avait aucune raison d'être à contre-jour.

Georges Scott et Edouard Detaille, peintre de guerre renommé pour ses innombrables peintures de soldats et de batailles, publièrent dans *Le Petit Journal* du 10 mars 1912 (numéro 1112) leur vision de soldats

en pantalon rouge garance. L'uniforme était beau mais le projet ne fut pas adopté.



Le problème était en fait financier, l'armée comportant 3 millions d'hommes en temps de guerre. Mais d'autres raisons furent avancées, en apparence patriotiques pour se donner une raison de refuser tout changement : le rouge serait la couleur préférée de nombreux Français qui proclamaient que « *le pantalon rouge, c'est la France* » avec l'ancien ministre de la guerre Eugène Napoléon Etienne. Celui-ci, né en Algérie, était un homme politique plus que chef militaire, le créateur du parti colonial qui n'était pas un parti politique à proprement dit mais un rassemblement d'hommes aux tendances diverses. Il ne fut ministre de la guerre qu'à deux reprises, en 1905-1906 et en 1913.

D'autres citent le général François de Chabaud-Latour, décédé en 1885, qui voyait dans le pantalon rouge « *un uniforme légendaire* ». Mais ce polytechnicien, issu de l'École d'application du Génie de Metz et responsable des fortifications de Paris au 19<sup>e</sup> siècle, était avant tout un politique.

On peut trouver étrange la raison invoquée par le député Charles Lambert de Sainte-Croix, décédé en 1889 : « *Abandonner le pantalon garance, ce serait renoncer à nos traditions militaires* », d'autant plus que « *la revanche doit être obtenue par des*

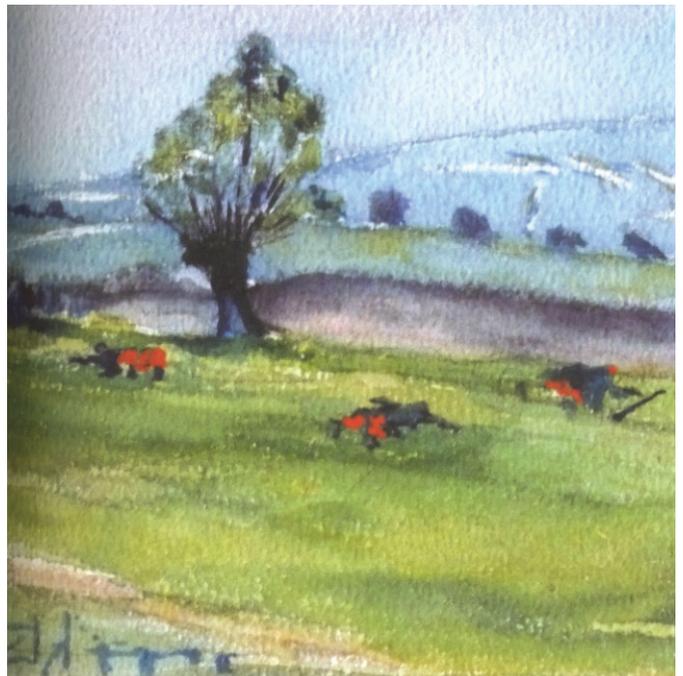
*soldats portant le même uniforme que lors de la défaite, afin de laver l'outrage et le déshonneur* » ...

En fait, produire de la couleur rouge était de moins en moins cher depuis la découverte de l'alizarine synthétique et qui était importée d'Allemagne. Toutefois, en mai 1914, le Conseil supérieur de la guerre adopta le principe d'un uniforme de teinte gris-bleu recommandé par le général Dubail et obtenu en mélangeant des fils bleus, blancs et rouges. On obtenait une teinte dite « violacée ».

Peu de temps après, la guerre éclata, changeant la donne. En effet il devenait désormais impossible de continuer à acheter l'alizarine à nos ennemis et on fut contraint de se limiter au mélange de fils de laine bleu foncé et clair avec des fils écrus. Un million d'uniformes bleu-gris étaient commandés mais les soldats français portaient toujours les pantalons et les képis rouges.

### **Le désastre de la bataille de la Marne 1914**

L'enthousiasme relatif avec lequel certains soldats étaient partis pour défendre la patrie céda dès la première grande bataille, celle de la Marne du 5 au 12 septembre. Ils comprirent qu'ils ne seraient pas rentrés chez eux pour Noël en assistant à une véritable hécatombe sur l'Ourcq et dans les marais de Saint-Gond. L'objectif des Allemands était Paris qui n'était plus qu'à 37 km !



A cette hécatombe, deux raisons essentielles : la couleur trop voyante des uniformes bien entendu, ce qui ressort d'une aquarelle de Gilbert de Guingand qui avait été profondément choqué par le nombre

de victimes à Thiéblemont, près de Vitry-le-François. Il avait été incorporé en 1911 à l'âge de 20 ans dans le 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale. Il préféra quitter l'infanterie pour l'aviation en 1916 et il devint un as avec huit victoires confirmées. Il trouva la mort malheureusement au décollage de son avion le 22 octobre 1918.

Mais la couleur de l'uniforme n'était pas la seule cause de l'hécatombe. Si les Français étaient en retard en ce qui concernait la tenue, ils l'étaient aussi pour l'artillerie. Avant la guerre, le général Dubail avait préconisé l'usage de canons lourds de 105 mm mais le Haut Commandement les trouvait bons pour la défense seulement car ils étaient trop encombrants lors des offensives. Les Français préféraient les canons de 75 mm, plus légers et donc plus mobiles. L'artillerie allemande fit des ravages parmi les rangs français, comme l'atteste la multitude de tombes particulières comme communes et de monuments érigés sur les champs de bataille, de la Seine-et-Marne jusqu'à Verdun.



© Cheminsdememoire.gouv.fr

Citons, près de Meaux, la nécropole nationale de Chauconin-Neufmontiers, communément appelée « La Grande tombe de Villeroy » dans laquelle reposent 133 soldats français tombés dès le premier jour de la bataille. Parmi eux, le poète Charles Péguy, 41 ans, engagé volontaire, officier de réserve, patriote attaché à la mémoire de Jeanne d'Arc, symbole de l'héroïsme des temps sombres ... mais aussi père de trois enfants et dont la femme attendait le 4<sup>e</sup>... Son nom figure sur la première ligne à droite. Son ami Alain Fournier, auteur du Grand Meaulnes, fut tué le 22 septembre 1914 à Saint-Rémy-la-Calonne dans la Meuse.

Le 12 septembre, les Français avaient acquis une semi-victoire : Paris était sauvée. Mais, épuisés, à court de munitions, ils mirent trop de temps à traverser la Marne pour chasser l'ennemi hors de nos frontières, donnant ainsi

aux Allemands le temps de choisir de bonnes positions pour s'enterrer. Ce fut la fin de la guerre de mouvement et le début d'une guerre de position longue de 4 ans. Entre août et septembre, on compte 250 000 victimes françaises, sans oublier plus de 200 exécutions sommaires de fusillés pour l'exemple.

## La vie dans les tranchées



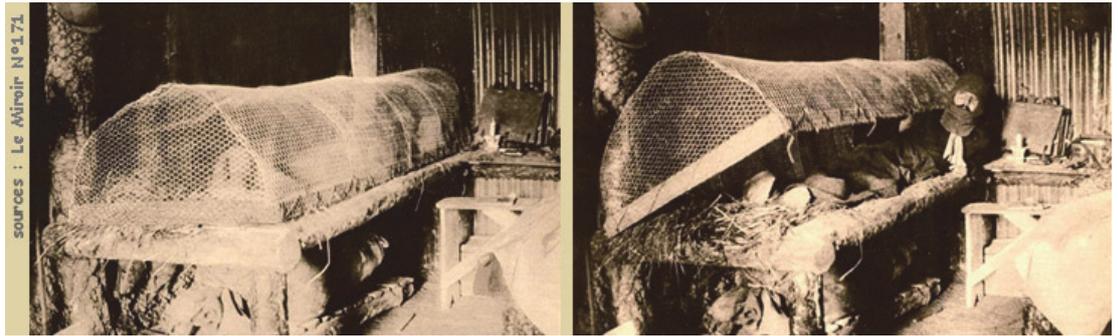
C'est le début de la vie dans les tranchées que nous avons abordée avec les enfants de l'école primaire du Centre. Pascal Guth, capitaine à la retraite, et membre du comité de la SHARE a reconstitué une tranchée symbolique avec des fascines en noisetier ou en saule qui permettent de consolider les parois en terre, celles-ci s'ébouyant facilement et menaçant d'ensevelir les occupants. Il s'agit d'une tranchée allemande car ils occupaient des positions défensives, donc bien fortifiées, par des planches, des fascines ou des pierres. Les Romains utilisaient déjà les fascines pour franchir des obstacles comme des marécages par exemple.

En 1918, ces chars anglais, des Mark V (à ne pas confondre avec les chars Mark allemands de la seconde guerre mondiale) transportaient sur leur toit les fascines qui leur permettaient de franchir les tranchées allemandes (Imperial War Museum, GB).



Une grande photo de tranchée sur le mur montre le travail soigné pour installer les fascines. Par contre, la tranchée française surprend car elle est primitive. L'Etat-Major français en effet n'avait pas envisagé ce nouveau type de guerre. La tranchée devait être seulement l'endroit où se cacher en attendant l'ordre de s'élaner à l'attaque.

sources : Le Miroir N°171



C'était une position offensive. La différence de construction est très nette quand on parcourt le champ de bataille du Linge. On est également frappé par le peu de distance qui sépare les ennemis.

Divers objets décorent notre tranchée, certains en très mauvais état car récupérés dans des greniers. En raison de Vigipirate, l'exposition d'armes réelles est interdite. Vous pouvez voir :

- un fusil Lebel. Ce fusil fit la renommée des fabriques d'armes de Tulle (elle en produisit plus de 600 000 en 14-18), de Saint-Etienne (217 000 par an) et de Châtellerault. Novateur, il utilisait de la poudre sans fumée. Il présentait un axe de trajectoire plus droit et fut imité partout en Europe pour ses performances et son mode de fabrication. En France, cinq fusils étaient produits à la minute. Renault et Peugeot fabriquaient les baïonnettes.

Inconvénient majeur par contre : les huit cartouches devaient être insérées l'une après l'autre, tandis que le Mauser allemand était à insertion multiple de cinq cartouches. Le Lebel fut remplacé par le Berthier à trois coups, plus rapide.

- Un FM type Chauchat en service à partir de 1916, utilisé par les troupes américaines en 1917 et encore en usage en 1940. En 1918, Les Américains apportèrent le Browning Automatic Rifle dit BAR.

- Un masque à gaz, en raison des gaz toxiques utilisés après la bataille d'Ypres en 1915. Les premiers masques étaient primitifs : il fallait respirer à travers un mouchoir trempé dans de l'urine ! Le modèle exposé date de 1917.

- Un mannequin de « poilu » dans sa tenue bleu horizon, disponible à partir de septembre 1915 (on en produisait 2 032 180 mètres en octobre 1917 !). Le képi est remplacé par le casque Adrian (du nom de son concepteur) en acier à l'automne 1915, d'abord pour les fantassins, puis pour les autres soldats ensuite.

- Un rat : les tranchées étaient infestées de rats attirés par les cadavres et la nourriture avariée. Les soldats faisaient des concours de chasse aux rats, parfois avec des chiens. Ils devaient se protéger la

nuit car les rats se promenaient sur leur visage et menaçaient leurs yeux, d'où des lits-cages...

- Les poux étaient aussi nuisibles que les rats. Les soldats américains, ou « doughboys », arrivés sur le front en 1917-18 seulement, étaient soumis à des séances de désinfection régulières, comme ci-dessous dans la Meuse (Archives nationales). Ces séances avaient pour mérite de compenser le manque d'hygiène dans les tranchées car il était impossible de se laver dans l'eau boueuse.



La vie dans les tranchées a surtout été étudiée à partir du film de Michael Gaumnitz, *Premier Noël dans les tranchées*, paru en 2005. Le réalisateur décrit avec minutie le quotidien des combattants et explique comment l'horreur qu'ils vivent au quotidien les amène à l'impensable, une courte journée de fraternisation le jour de Noël, fête de la paix. C'est cet épisode que les états-majors ont tenté d'étouffer en supprimant toutes les photos, du moins françaises car les journaux anglais en ont fait paraître.

Ce très beau film a donné l'occasion aux enfants de réfléchir sur le thème de la guerre, thème que nous retrouvons depuis quatre ans au cours de nos expositions de Noël (L'enfant et la guerre en 2016, les animaux et la guerre en 2017) et qui reste malheureusement d'actualité.

Dans la salle d'exposition, quelques objets qui faisaient partie du quotidien du soldat étaient exposés dans des vitrines hautes : en particulier la gamelle, parfois gravée pour être personnalisée, les couverts, les chaussures cloutées pour marcher dans la boue, divers objets en cuivre ou laiton faisant partie de l'artisanat de tranchées, dont des briquets faits à partir de cartouches, une boîte d'allumettes marquée « Gott mit uns », cri de guerre des Romains utilisé par les Chevaliers de l'Ordre teutonique au Moyen-Age, puis par les soldats prussiens, un encrier, un petit avion...



Si certains de ces objets étaient destinés à améliorer la vie de tous les jours, tous les autres ont rapidement donné lieu à un véritable commerce, de même que les photos parues dans le magazine *Le Miroir* qui les payait fort cher, les lecteurs voulant des photos authentiques de guerre.

La matière première, cartouches vides ainsi que douilles d'obus, était abondante, surtout au cours de la bataille de Verdun en 1916.

En quelques chiffres, Verdun, c'est 10 mois de combats, 2,3 millions de combattants, 700 000 victimes dont 160.000 morts français et 140 000 morts allemands, plus de 50 millions d'obus utilisés et dont une partie n'a pas explosé, surtout 3,75 millions d'obus de 75 mm tirés lors du seul mois de mars.....

### Le camouflage : premières expériences

L'autre volet de l'exposition était consacré au camouflage, sujet neuf dont on oublie que cette technique a été inventée pendant la Grande Guerre et non au moment du débarquement du 6 juin 1944 ! Le secret de la survie consiste dans la possibilité de se fondre dans l'environnement afin de devenir totalement invisible. Il est la conséquence de la guerre de position qui laisse le temps d'inventer des ruses.

Dans ce domaine on est frappé par l'imagination débordante des protagonistes. Ce n'est toutefois pas la couleur de l'uniforme qui était en cause. Le hasard fit que le peintre Lucien-Victor Guirand de Scévola (1871-1950), alors maréchal des logis du Génie chargé de la liaison téléphonique entre un canon de 155 et l'état-major basé à Pont-à-Mousson, observa que les avions ennemis repéraient le tube brillant au moment du tir. Il imagina alors de dissimuler la pièce sous une toile bariolée imitant les couleurs de l'environnement.

Il demanda aux servants qui portaient des tenues de toutes les couleurs et dont les formes n'étaient pas reconnaissables de se cacher les mains et le visage.



Il procéda aussi à des expériences avec un aviateur qui devait survoler le canon peint de motifs géométriques pour en casser la forme, suivant la technique cubiste. Il devait ressembler, en moins sophistiqué, à celui-ci-dessus peint en 1917 par André Mare (cf carnet 2), décorateur, architecte d'intérieur, peintre cubiste et un des fondateurs de l'Art d'Eco. Ses carnets de dessin ont été conservés et publiés. L'aviateur monta à 300 m et ne vit absolument rien ! L'expérience était donc concluante.

De Scévola pratiqua une autre expérience en couvrant le canon d'un filet de raphia, procédé nouveau à l'époque.



Dans « Tromper l'ennemi » de Cécile Coutin

En 1912, afin d'abriter ses hommes, un certain commandant Kopenhague avait garni un filet genre filet de pêche de bouquets de paille et ainsi que de feuillages. Il avait utilisé de la toile cirée en guise de feuilles. Les essais avaient prouvé l'utilité du filet mais, malgré le soutien de généraux, il n'avait pas réussi à convaincre le Ministère de la Guerre et le projet de ce

précurseur avait disparu dans des tiroirs. Dommage pour le commandant car, si son invention est toujours utilisée de nos jours avec des matériaux plus modernes, personne ne se souvient de son nom !

Ce filet est l'ancêtre de filets faits aujourd'hui en France sous le nom de code CALGBR. Voyez la démonstration sur Utube chez <http://www.jama.fr/>. Un filet semblable servit de décor pendant l'exposition sous le nom de Woodland Wildlife. Il est fort utile pour les chasseurs dans les bois.

Parallèlement se poursuivaient des recherches sur les tenues des hommes, rendues obligatoires par la nature des blessures. Le Service de Santé s'était attendu aux blessures classiques par balles et non aux multiples blessures par éclats d'obus, dont une majorité à la face. C'est à partir de ce moment que l'on parla de « gueules cassées » et de chirurgie reconstructive.

Les Français ne portèrent la tenue dite « bleu-horizon » qu'à partir de septembre 1915, le temps de fabriquer les km de drap nécessaires. La production fut 2 millions de km en octobre 1917 ! En attendant un casque en métal, ils dissimulaient le képi sous un couvre-képi en toile écru couverte de taches de peinture verte et brune. Son concepteur était le Directeur des Magasins Réunis de Nancy, Eugène Corbin, en septembre 1914. Les combattants pouvaient aussi placer leur gamelle ou encore une « cervelière » en métal (sorte de filet) sous le képi.



C'est en septembre 1915 qu'ils reçurent le casque Adrian, du nom de son concepteur, sous-intendant militaire. On le recouvrait d'une toile beige clair ou bleue afin d'éliminer les reflets. Plus tard on l'a peint.

Le casque Adrian avait été conçu dans l'urgence devant les affreuses blessures à la tête et n'était qu'une adaptation du casque des sapeurs-pompiers, lui-même dérivé des casques de la Garde Nationale. Il était composé de 5 parties : la bombe, la visière, la nuquière, le cimier et la coiffe en cuir à l'intérieur. Le

cimier, réminiscence des casques de cavalerie, s'écrasait sous les chocs et permettait de les absorber. Le casque des fantassins portait en symbole la grenade surmontée d'une flamme avec, en-dessous, les lettres RF. Le bleu brillant initial, trop visible, fut remplacé par une couleur plus mate. Le camouflage consistait en un couvre-casque en tissu.

Tel qu'il était, le casque permit de baisser le taux de blessures à 22% en 1916. Il était léger, ne pesant pas plus de 750 grammes car fabriqué dans une tôle de 0,7 mm d'épaisseur. Le revers de la médaille était qu'il offrait une moins bonne protection que les casques allemands. Plus de 3 millions furent produits dans les usines Japy à Paris et près de Belfort ainsi que dans de nombreuses autres usines. La production de ce casque 1914 cessa à l'automne 1918 pour faire place à un casque en acier au manganèse qui fut adopté le 6 novembre 1918, donc 5 jours avant l'armistice ! Une nouvelle version fut adoptée en 1926. Elle resta en usage jusqu'à la seconde guerre mondiale pour les soldats.

Les unités allemandes d'élite portaient encore le célèbre casque (Pickelhaube) dont la pointe protégeait les fantassins des coups de sabre de la cavalerie. La pointe était retirée, car devenue inutile et même dangereuse, le soldat pouvant rester coincé dans les barbelés. Le casque était en cuir pour l'infanterie, en métal pour la cavalerie. A partir de 1915, les docteurs Friedrich Schwardt et August Bier travaillèrent à la réalisation d'un casque en acier, le Stahlhelm, qui protégeait les oreilles et avait une visière et un couvre-nuque.

Le camouflage a évolué avec les années : de la boue, du feuillage ou de la toile de jute en 1916-17, puis de la peinture en 1918. Les ordres, très stricts, du général Ludendorff, étaient de peindre des sections avec trois ou quatre couleurs différentes suivant les saisons : vert, brun, couleur rouille et jaune ocre, et de les séparer par des traits noirs de la largeur d'un doigt. Les sections devaient être de même taille avec des angles aigus. Les soldats les peignaient eux-mêmes.



Le Stahlhelm présentait des inconvénients certes : le soldat entendait mal, les trous pour la ventilation se bouchaient..., mais il protégeait beaucoup mieux que le casque français. Il a inspiré les caricaturistes !



© musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux edu.museedelagrandeguerre.eu

## Deux créateurs pour la veste de camouflage ?

Après la tête le corps. L'Histoire a retenu le nom de Guirand de Scévola, mais la première veste de camouflage a en fait été conçue par Louis Guingot (1864-1948), dessinateur et sculpteur, peintre de l'École de Nancy, originaire de Remiremont. Il commença sa carrière comme décorateur de théâtre, ce qui était essentiel pour concevoir du camouflage. Il réalisait en particulier les décors pour le théâtre du peuple de Bussang et il avait l'habitude de peindre de larges toiles.

En 1914, Guingot avait signé un engagement pour la durée de la guerre. Il fut ému par le nombre de victimes et se lança dans le camouflage par humanisme. En observant son caméléon qui courait dans son atelier, il conçut la tenue dite « Léopard », « la première veste de camouflage du monde » dit-il à Albert Conte, son dernier élève de 1942 à 1945. Le peintre vivait alors à Lay-Saint-Christophe, non loin de Nancy et l'élève la remarqua, posée sur une chaise d'où elle n'avait pas bougé depuis 1914 ! Lorsque Guingot mourut en 1948, Conte en hérita

ainsi que d'une cagoule bariolée, mais la veuve de l'artiste ne les lui donna qu'en 1976. Conte confia la tenue au Musée lorrain de Nancy en 1981 et elle y est une des pièces maîtresses. Elle est prêtée lors de commémorations. Elle a été rénovée en 2014 pour le centenaire de la Grande Guerre.

Voici son histoire. En collaboration avec un ami chimiste russe, Guingot avait mis au point un procédé qui imperméabilisait les peintures sur étoffe, condition indispensable pour ce genre de tenue, et son invention avait été brevetée. Eugène Corbin, grand mécène des artistes de l'École de Nancy, alors artilleur au fort de Domgermain, un des forts de l'enceinte de Toul dans le système Séré de Rivières, fut choqué par la mort d'un sous-officier et de deux artilleurs. Il demanda à Guingot de lui donner des toiles bariolées.

Celui-ci procéda à un essai dans le fort : 5 artilleurs étaient cachés sous des cagoules bariolées et 5 autres étaient en uniforme. Un pilote survola le camp et ne vit que ceux revêtus de leurs uniformes...



Guingot demanda à Corbin une veste toute simple fabriquée dans ses ateliers. Il la « barbouilla » en appliquant des taches éparpillées et en faisant des lignes épaisses avec de la peinture à la colle, c'est-à-dire que les colorants étaient broyés, réduits en poudre et celle-ci était mélangée avec de la colle de peau de lapin. Il utilisa trois couleurs : du vert pré en mélangeant plusieurs verts pour imiter l'environnement, du brun rouge pour rappeler la terre de Lorraine et certaines mousses et du bleu sombre pour souligner les ombres. C'était le bleu « Guingot » dont la composition était secrète.

Le motif est simple : un arbre aux branches déployées pour le dos et des grandes lignes vertes épaisses représentant des branches pour le devant. Guingot a appliqué la technique dite pointillisme de Seurat, c'est-à-dire qu'il peignait par petits points. C'est une composante de l'impressionnisme.

La veste est croisée avec un double boutonnage. Il manque un bouton sur les dix. Guingot avait prévu de nombreuses poches : deux grandes poches rectangulaires latérales en bas, deux petites sur la poitrine et deux grandes à l'intérieur. Le col est légèrement montant afin de couvrir une partie du cou.

Guingot voulait appeler la veste « caméléon » mais Corbin lui fit remarquer qu'il fallait un nom plus guerrier, d'où le choix du léopard.

On remarque une pièce rapportée sur le devant : Guingot envoya la veste avec une lettre d'explications au Service de l'Armée à Paris qui préleva un échantillon, peut-être pour s'en inspirer plus tard. En fait, elle ne fut pas retenue et elle fut renvoyée sans l'échantillon avec une lettre qui a disparu. Mais on se doute du contenu : d'une part, les Français sont fiers de leur uniforme et leur devise est « Voir et se faire voir », et non de gagner par la ruse et la dissimulation. En outre, seul Guingot était capable de peindre les motifs et donc ne pouvait réaliser une production industrielle. Et enfin, la réalité financière était là : fabriquer un ou deux millions de tenues de camouflage était financièrement impossible. Dernier argument : le principe d'adopter la tenue gris-bleu venait d'être adopté par la commission du général Dubail.



Photo du prototype sur le site de Lay-Saint-Christophe

Le nom de Guingot faillit tomber dans les oubliettes. En effet, en 1934, son fils Henri avec lequel il s'était querellé fit courir le bruit que l'inventeur du camouflage était Eugène Corbin et non son père, mais Guingot put fournir les preuves nécessaires pour prouver sa bonne foi. Il fit cependant remarquer plus tard que la participation de Corbin avait été indispensable à la réalisation de la veste.

Guingot n'avait cependant pas gagné la partie. Comme les demandes affluaient, il demanda du renfort au colonel Fetter qui commandait la garnison de Toul. La petite

équipe comptait 5 personnes : Louis Guingot, Eugène Corbin, Guirand de Scévola et deux autres artistes. Guingot malheureusement n'avait pas l'étoffe d'un chef et c'est de Scévola qui prit la tête du groupe. Il en profita évidemment pour usurper le titre d'inventeur du camouflage.

### L'inventeur serait-il alors Guirand de Scévola ?

Il est étonnant de voir deux hommes mener exactement les mêmes recherches et procéder aux mêmes expériences en même temps, pratiquement au même endroit, alors qu'ils ne se connaissaient sans doute pas. Cela indique en tout cas l'urgence de prendre une décision pour sauver des vies mais il y a là une énigme à résoudre. Guingot resta dans le camouflage, mais à Amiens, puis à Salonique. Il ne fit en tous cas pas partie de l'équipe créée officiellement à Paris le 12 février 1915 (document officiel du Ministère de la Guerre). Corbin y figure par contre.

De Scévola savait se mettre en avant et il poursuivait ses expériences sur les tenues. L'une d'elles fut spécialement mémorable comme il la raconte dans « *Souvenirs de camouflage* » : « Je venais d'être envoyé auprès du général de Castelnau à Amiens et il s'agissait de démontrer l'invisibilité des blouses et des cagoules camouflées... Le déjeuner terminé, Pinchon et Bain s'esquivent discrètement pour gagner, avec leurs fameuses blouses et cagoules, une prairie derrière le quartier général et bordée par une haie et un rideau d'arbres. Ils prennent position bien en vue, mais près des arbres et, grâce à leur travestissement, confondus avec le paysage. Ils attendent, immobiles.

(Soudain un gendarme s'avance, cherchant un arbre pour se soulager). « Alors ils poussent en cœur un hurlement : Pas ici ! Pas ici !. Aussi effaré que s'il avait entendu des voix, notre gendarme se redresse, remet précipitamment un peu d'ordre dans sa toilette et s'enfuit à toutes jambes. Il était temps. Déjà nous apparaissions, guidant le général et son état-major.



Les officiers regardaient dans la direction où se trouvaient mes amis, sans deviner leur présence. A vingt mètres d'eux je les arrête...

Je frappe dans les mains, Pinchon et Bain s'agitent, on s'extasie sur leur parfait mimétisme... Pinchon raconta au général la visite qu'ils avaient reçue. Le général éclata de rire : Voilà bien la meilleure preuve de l'invisibilité des blouses ! ».



Autre expérience : la création d'un leurre : un artilleur était posté dans un faux cadavre de cheval. La ruse ne fut découverte que lorsque l'observateur sortit soudain de la carcasse au bout de 3 jours !

### Organisation officielle du camouflage

Sur les ordres du général de Castelneau, le 4 août 1915, de Scévola constitua la 1<sup>e</sup> section de camouflage avec une trentaine d'hommes : des peintres, des décorateurs de théâtre habitués à peindre en trompe l'œil parmi ceux de l'Opéra-comique de Paris, des sculpteurs... On les appelait les camoufleurs. Avec eux il y avait un détachement de 125 réservistes territoriaux. On rappela plus tard des artistes du front, si bien qu'on comptait 3000 officiers et hommes de troupe, répartis sur l'ensemble du front en 1918. Parmi les artistes professionnels : le peintre Charles Dufresne, le créateur de Bécassine et peintre de costumes de théâtre Joseph Pinchon, Dunoyer de Segonzac, Picasso (selon ses dires)...

Le plus âgé, le caricaturiste Jean-Louis Forain, avait 62 ans ! Louis Abel-Truchet (1857-1918), grand peintre de la vie parisienne, n'était guère plus jeune. Il s'était engagé à l'âge de 57 ans. Il a été tué à la tête de ses troupes en septembre 1918. Les plus jeunes n'avaient pas 20 ans et n'étaient pas encore des artistes confirmés.

Les camoufleurs donnaient libre cours à leur humour dans la revue hebdomadaire la Baïonnette qu'ils avaient créée et qui remontait le moral des Poilus mais le métier était très dangereux. Loin d'être



*T'étais décorateur dans le civil. Qu'est-ce que tu f... maintenant ? - Des décors pour une tragédie*

Robert Mahias, peintre, né en 1890

des « planqués », comme on les accusait, ils risquaient leur vie. Il y eut des morts et des blessés.

Parmi les morts, un américain, le sergent Everit Herter, tué le 13 juin 1918 alors qu'il camouflait un canon. Marié, il avait deux enfants. Son père fit une grande fresque évoquant le départ des soldats en 1914. Elle se trouve à la gare de l'Est, hall des départs.



*Offert à la France en 1926 par Albert Herter (1871-1980)*

Parmi les nombreux blessés, citons André Mare (1885-1932), blessé trois fois, dont une fois en préparant un faux arbre d'observation, et André Dewambez (1867-1944), peintre, lithographe, écrivain et illustrateur de livres pour enfants (*Histoire de la petite Tata et du gros Patapouf...*). Gravement blessé en 1915, il retourna au front après un an d'hôpital mais dut être réformé en 1917 car il ne pouvait plus tenir debout. Un de ses tableaux, la Charge (violente confrontation entre la police et des manifestants), est au musée d'Orsay avec plusieurs autres œuvres.

Des grands ateliers furent aménagés à Paris aux Buttes Chaumont (atelier central) et dans les différents secteurs d'armées : Nancy, Châlons-sur-Marne, Noyon, Amiens, Chantilly à partir de 1917... avec des ateliers plus petits à l'arrière : Belfort, Domèvre, Epernay, Bar-le-Duc, Epinal... On y trouvait tous les corps de métiers.



**Ateliers de Châlons-sur-Marne**

[www.bing.co/images](http://www.bing.co/images)



**Meuse : ce canon de marine 240 mm tire sur une cible distante de 30-40 km. 122 servants. Camouflé par filet (NARA)**

Parmi les civils, les hommes effectuaient les gros travaux, ils étaient menuisiers, monteurs, ajusteurs, charpentiers, mécaniciens, tôliers ou encore plâtriers... Certaines sections employaient des femmes : 2500 à l'atelier de Paris pour des travaux de couture, 1200 à Chantilly, qui utilisait aussi des annamites pour badigeonner de couleurs les toiles de camouflage avec des prisonniers de guerre allemands.

Chantilly était une véritable ruche décrite par Charles Berthold-Mahn, peintre et illustrateur (né en 1893, mobilisé en 1914, camoufleur à Amiens en 1916-1917, puis à Chantilly avant d'être envoyé en Italie : « Dans chaque baraque de tissage, les grillages de dix mètres de long au nombre de huit étaient suspendus aux métiers et huit équipes féminines y travaillaient en même temps...

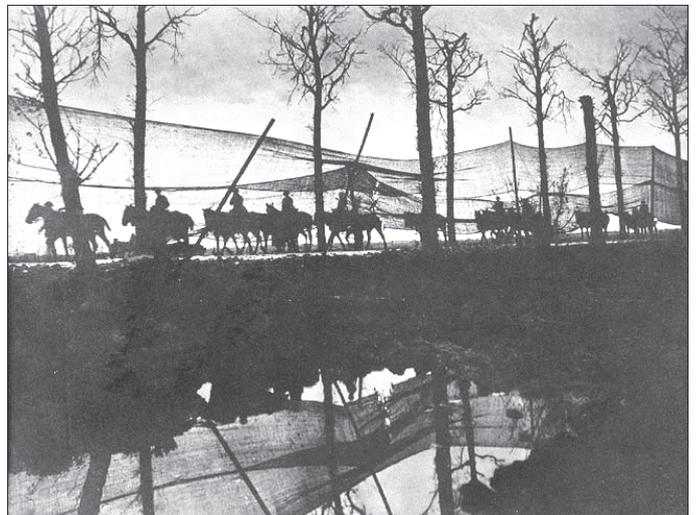
L'ensemble des ateliers sortait chaque jour au moins quatre kilomètres de ces rideaux de verdure artificielle. Leur principale fonction était le camouflage des routes sur lesquelles l'ennemi avait des vues directes. A leur abri les troupes passaient, invisibles. Les toiles peintes servaient plutôt à recouvrir les tranchées, les abris, les canons etc. Les camions arrivaient et repartaient sans arrêt, chargés par les prisonniers, et nos fabrications restaient toujours inférieures aux immenses besoins du front ».



**Circulation dans la tranchée protégée par des filets (NARA)**

On utilisait les filets pour dissimuler les maisons, les villages, les ponts... Le filet devient un élément essentiel pour les forces armées dès la Grande Guerre.

**Une route dans la Meuse (NARA)**



**Confection d'un filet. Historial de la Grande Guerre de Péronne**

A Paris, une pouponnière avait été aménagée fin 1917 et décorée par des artistes. Elle comportait une vingtaine de lits et 7 ou 8 personnes préposées au service. Les camoufleuses pouvaient y prendre le déjeuner et nourrir leur bébé. C'était révolutionnaire.



**Fabriquer un arbre d'observation** : choisir un arbre en bordure de tranchée – en faire sauter la tête un jour de bombardement – copier à l'identique dans une tôle, avec couleur et aspérités, l'écorce de l'arbre réel – habiller avec la fausse écorce des pièces de blindage semi-sphériques jusqu'à avoir la copie conforme du vrai arbre – allonger le faux arbre muni d'une échelle, d'un viseur et d'un strapontin dans un boyau au pied du vrai arbre – scier le vrai arbre au son du canon – procéder à la substitution - entrée dans l'observatoire par le boyau – l'adversaire doit avoir les mêmes points de repère qu'avant.

Le premier arbre d'observation a été installé dans la Somme le 16 mai 1915. D'autres ont été placés au Four de Paris (Argonne), dans le Pas-de-Calais, dans l'Aisne en octobre 1917 avant une attaque (109 arbres et divers camouflages exigeant 350 000 m<sup>2</sup> de raphia sur grillage).

N'ayant pas d'arbre, en décembre 1916, André Mare installe une tour d'observation en métal entourée d'un rideau imitant des sapins. Les meules de foin peuvent aussi remplacer les arbres.

A Montfaucon (Meuse), le Kronprinz observa la bataille de Verdun au moyen d'un **périscope** caché dans les murs d'une maison. Celui-ci, trophée de guerre, est exposé au musée de l'artillerie de campagne de Fort Sill, Oklahoma.

*Ci-contre : observatoire ancien modèle. A droite : arbre d'observation*



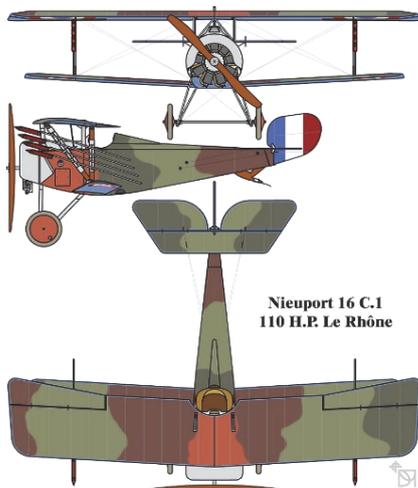
**Construction de leurres** : faux canons – faux personnages – faux cadavres - faux buissons portatifs abritant des tireurs isolés en terrain découvert – faux chars avec peinture – fausses vaches dans un pré pour cacher une batterie d'artillerie – faux aérodromes avec hangars identiques aux vrais hangars – projet de construction de la fausse ville de Paris à partir de 1917 quand le Gotha allemand peut transporter des bombes d'une tonne et quand les avions ont un rayon d'action de 550 à 1200 km. Il y aurait eu une fausse tour Eiffel, de fausses usines répliques des usines d'Aubervilliers, une fausse gare...

**Camoufler les chevaux** : avec des rayures comme un zèbre (Egypte) ou en peignant les taches claires au permanganate de potassium (France).

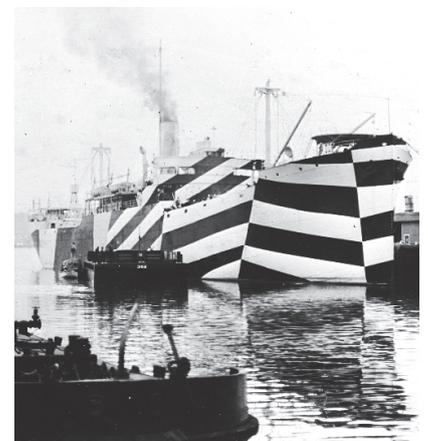


*Pont de Varennes (NARA)*

**Avions et bateaux** : Guynemer avait peint son Nieuport « L'oiseau bleu » gris-bleu clair. D'autres tentaient de casser les lignes comme ce Nieuport. Les Allemands peignaient des losanges, sauf le Baron Rouge !



Il fallait empêcher les sous-marins ennemis en 1917 d'apercevoir les navires avec leur périscope. En créant la technique du « dazzle painting », le peintre anglais Norman Wilkinson déstructurait le navire à la façon cubiste si bien qu'on ne pouvait déterminer son volume, sa direction ou sa vitesse. Tout devient illusion d'optique. C'est le principe des zèbres en groupe dont les rayures désorientent le lion. D'artistique en 1914–18, le camouflage deviendra scientifique au moment de la seconde guerre mondiale. La contribution des artistes à la guerre est inappréciable.



**Bibliographie** : ouvrage de base « Tromper l'ennemi, l'invention du camouflage moderne en 1914–1918 » de Cécile Coutin, Ed. Pierre de Taillac 2012 – Carnets de guerre d'André Mare éditions Herscher 1996 - Photos National Archives NARA Washington – nombreux sites internet anglais et français – James Taylor : Dazzle, Disguise and disruption in war and art (Naval Institute Press Annapolis Maryland 2016) – Etude réalisée pour une exposition sur le sujet et la vie dans les tranchées avec Pascal Guth et Christian Wackermann 2018 – Exposition 1917 en 2012 au Centre Pompidou Metz.